

LE PAYSAN

Il est des gens qui font de ce terme une injure,
Ingrats qui, dédaignant village et villageois,
Raillent ces va-nu-pieds à la main noire et dure
Qui s'acharnent, courbés sur leur besogne obscure,
Et vivent au milieu des bêtes et des bois.

—O bon travailleur de la terre !
Je baise ta main tutélaire
Qui me nourrit et me soutient.
Cher va-nu-pieds je te vénère,
Paysan, paysan mon père,
Merci du pain quotidien.—

D'autres, en lui jetant ce nom dans un blasphème,
Viennent dire : " C'est bon pour lui de croire en Dieu ;
" De graviter autour du vieux clocher qu'il aime,
" Entre les fils qu'il fait et les moissons qu'il sème :
" Soyons sans foi ni loi, n'ayons ni feu ni lieu."

—O croyant des vieilles croyances !
La terre à qui tu te fiances
N'épouse pas les mécréants.
Laisse ces fous à leurs démenées,
Car ce sont les espoirs immenses
Qu'il faut à tes efforts géants.—

Ceux-ci plus réfléchis mais non pas moins sévères
Blâment le paysan d'être sans passions,
De regarder passer les hommes populaires
Sans imiter nos cris, sans gagner nos colères,
Indifférent et sourd à tant d'ambitions....

—O vrai philosophe ! O vrai sage !
Qu'un tribun débarque ou naufrage
Tu n'en paieras pas moins d'impôts.
Qu'importe au rocher de la plage
La couleur des flots si leur rage
Doit le harceler sans repos.—

" Mais, disent-ils, il a l'âme avare et vilaine ;
" Sa force infatigable et ses bras invaincus,
" C'est par amour du gain qu'il les rive à la peine ;
" Il ne rêve qu'épargne, il ne cherche qu'aubaine ;
" Et son cœur sans désir danse au bruit des écus."

—O prévoyant de la misère !
Le reproche qu'ils t'osent faire
C'est de vouloir vivre demain,
Econome d'un gain précaire,
Tu manges peu ne gagnant guère,
Pauvre thésauriseur de pain !—

" Pour la glorifier sa tâche est trop aisée,
" Dit l'autre, son travail n'occupe que ses bras.
" Il s'y rend sans élan, il s'y met sans pensée ;
" D'un geste machinal sa charrue est poussée ;
" Ses bœufs marchent il n'a qu'à marcher dans leurs pas."

—O serviteur sans servitude !
Ta tâche est difficile et rude,
Tu guettes l'heure et le moment ;
Le ciel, les airs sont ton étude ;
Et tu lis avec certitude
Au grand livre du firmament.—

" L'homme des champs fût-il l'homme de la nature
" Que le poète admire en le poétisant ;
" Eût-il l'esprit plus haut et la raison moins dure ;
" Eussions-nous tous pitié du tourment qu'il endure,
" Un paysan toujours restera paysan,"

—Oh ! oui restez ce que vous êtes !
Faites toujours ce que vous faites !
Méprisez ces mots méprisants.
Calmes, laborieux, honnêtes,
Levez vos yeux, dressez vos têtes,
Hommes du pays, Paysans !—

PAUL DEROULEDE.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

LE 14 JUILLET A PARIS

J'ai vu cette fameuse fête du 14 juillet et
j'en ai admiré la grandeur.

J'ai constaté avec émotion combien sont vi-
vaces les plus beaux sentiments de patrio-
tisme, dans tous les cœurs, même dans ceux
des prolétaires, fêtant avec enthousiasme l'an-
niversaire du jour mémorable où ils inscri-
virent, dans la constitution de leur patrie, ces
grands et sublimes mots : *Liberté, Egalité et*
Fraternité !

Le glorieux tricolore, qui reçut le premier
baiser de la Liberté, claquait dans un vent

d'amour commun, agité par le même frémissé-
ment de patriotisme.

C'est le sentiment qui, il y a plus de cent
ans, animait la nation française, qui, diman-
che, la faisait vibrer à l'unisson, en saluant
joyeusement la revue des fiers soldats, espoirs
de la République.

L'avenue de Longchamps, au bois de Bou-
logne, présentait un aspect vraiment beau.

C'était un plaisir de voir ces troupes bien
disciplinées, saluant gaiement leurs supérieurs
et surtout le très sympathique chef de la na-
tion : M. Félix Faure.

Un air de franche gaieté était répandu sur
tous les visages :—des vieux chassant les noirs
souvenirs de 1870, et des jeunes brûlant de
prendre une revanche.

Et partout, accrochés aux fenêtres des mai-
sons, frissonnaient les trois couleurs qui, sous
le baiser de la brise, s'enroulaient pêle-mêle
avec les drapeaux jaunes portant l'aigle noir
des Russes.

A toutes les grandes places, aux coins des
rues, le soir, on vit danser, aux sons d'une
musique entraînante, la brave populace exu-
bérante d'allégresse nationale.

Les feux d'artifice, artistement lancés, éclai-
raient pompeusement la Ville-Lumière.

Les lanternes romaines et vénitiennes je-
taient, dans le bleu du soir, des lueurs cares-
santes de joie.

Toute la nuit, les orchestres jouèrent leurs
accords harmonieux, aux échos de la grande
ville où montait toujours le bruit des rires et
des chansons, se mêlant aux tourbillonne-
ments des danses continuelles.

Et Paris, rayonnant de la clarté d'une infi-
nité de guirlandes de verres de couleur et de
mille feux, ne dormait point.

On ne pouvait être indifférent en entendant
les vibrations joyeuses du peuple, applaudis-
sant à tout rompre les airs nationaux, voulant
fêter le grand anniversaire du renversement
de l'odieuse Bastille.

Quand je rentrai chez moi, à deux heures
du matin, les Parisiens sautaient encore avec
une frénésie digne de leur franc enthousiasme.

Sur tous ces visages épanouis de joie, on
lisait, comme sur le fronton des édifices pu-
blics, ces mots flamboyant des feux du soir et
qui resplendissent depuis plus d'un siècle sous
le ciel de France : *Liberté, Egalité, Fraternité !*

RAOUL BRESSEAU.

Paris, juillet 1895.

LA DAME ROUGE

(LÉGENDE)

A ma bonne amie, Joséphine P.



AUCUNE personne qui a visité
Preston Park, en An-
gleterre, a certainement
entendu parler de la
Dame Rouge, la fée du
lac, le démon familier
de l'endroit, et plus
d'un voyageur a souri
en écoutant le récit
merveilleux des pay-
sans.

Voici la légende, vous
n'aurez pas à la lire au-
tant d'intérêt que vous

en auriez à l'entendre raconter, au clair de la
lune, quelque beau soir, sur les bords du lac
de Preston, mais enfin, quand on n'a pas ce
qu'on aime, on hérite ce qu'on a.

Je commence.

C'était en 1742, vers la fin de la guerre des
Deux Roses. Sir Richard Preston, chaud par-
tisan des Lancastriens, combattait bravement

pour l'infortunée et vaillante Marguerite,
femme de Henri VI. Depuis deux ans, il n'a-
vait fait que de courtes apparitions au château,
où il avait laissé sa jeune épouse, la jolie Edith,
et son fils Arthur, beau chérubin de quatre
ans.

Par un soir d'automne, la châtelaine de Pres-
ton Park, debout sur le donjon du castel, ob-
servait la campagne avec anxiété ; un courrier,
arrivé depuis trois jours, lui avait annoncé le
retour de sir Richard en même temps que la
défaite de Barnett, où furent anéanties, par la
mort de Warwick, les dernières espérances des
défenseurs de la Rose Rouge.

Le crépuscule commençait à envelopper la
campagne de ses ombres mystérieuses, lorsque
la jeune femme aperçut un cavalier qui se diri-
geait en toute hâte vers le château ; au pa-
nache noir de son casque, elle reconnut sir
Richard.

—Edith, lui cria-t-il, fuyons ! les Yorkistes
seront ici dans quelques minutes ; caché dans
un hallier, j'ai entendu leur conversation, ils
ont ordre de loger au château et de ne faire
aucun quartier aux Lancastriens ; venez !

Il la saisit, avec son fils dans ses bras, et la
mit sur son cheval.

Comme il tournait bride et franchissait les
remparts du manoir, le cri de guerre des
Yorkistes se fit entendre, et une troupe dé-
boucha du bosquet voisin.

Ne sachant quelle direction prendre, sir
Richard se dirigea vers un petit lac situé à
quelques pas du castel.

Là, une lutte désespérée s'engagea entre le
seigneur lancastrien et les soldats d'Edouard
IV. Edith épouvantée tendit son fils à un
gentilhomme yorkiste qui paraissait moins
acharné que les autres :

—Je te le donne, dit-elle, fais en un vail-
lant, un homme d'honneur. Et maintenant
au lac, Richard, vous êtes blessé, nous sommes
perdus, au lac !

Sir Richard, de ses éperons, laboura les
flancs de son cheval ; celui-ci se cabra et d'un
bond se précipita dans les eaux ; ils disparu-
rent. La calme surface du lac se rida, puis
reprit sa première tranquillité.

Là finit l'historique et ici commence le mer-
veilleux.

Tous les ans, à l'anniversaire de la mort des
châtelains, l'ombre sanglante de sir Richard
et le fantôme de la Dame Rouge qui n'est
autre que lady Edith, apparaissent au lac
Preston. Le costume de ce personnage légén-
daire est passé de génération en génération ;
c'est une femme de haute stature drapée dans
un manteau rouge et dont une couronne de
roses rouges ceint le front pâle. Chaque fois
qu'un malheur menaçait la famille Preston on
la voyait, assise le soir, à l'heure de minuit, sur
la pierre plate qui termine le groupe de ro-
chers à l'ouest du lac ; ses longs cheveux
noirs se déroulaient sur son manteau de pour-
pre et elle se lamentait en se tordant les bras.

Les habitants de Preston Park ont une foi
invincible en la véracité de l'apparition, et
comme quiconque voit la Dame Rouge meurt
dans l'année, personne n'ose aller s'assurer du
fait ; il en résulte que cette croyance restera
longtemps parmi les bons paysans de l'endroit.

H. Ameli

La France fournit au monde entier des idées,
des œuvres, des hommes, dont elle est seule à
ne point tirer parti.—URBAIN GOHIER.

Bien des gens règlent leur vie sur des
maximes qu'ils ne voudraient pas voir ins-
crire sur leur tombeau.—G.-M. VALTOUR.